Le 25 Juin 1888 Prix de l'abonnement annuel: 2 fr. 50 Numéro 12

Supplément au GŁOS POLSKI

JOURNAL POLONAIS PARAISSANT A PARIS

Le Supplément au GŁOS POLSKI paraît tous les mois. — Rédaction: 46, Rue de l'Arbre-Sec. — PARIS.

ENCORE UN EMPEREUR MORT

Nous disions dans notre numéro du 25 Mars en annonçant la mort de Guillaume Ier : « Frédéric III vivra-t-il ou mourra-t-il? Et s'il vit, sera-t-il libéral ou autoritaire, pacifique ou conquérant, soumis à Bismarck ou indépendant, ami ou ennemi de la Russie? » Nous avons aujourd'hui la réponse à toutes ces questions : Frédéric III a vécu trois mois ou plutôt son agonie s'est prolongée pendant la courte durée de son règne éphémère. Il a montré incontestablement des velléités de libéralisme. Il a, sa maladie lui en faisait une nécessité, maintenu la paix incertaine de l'Europe, mais sans rien faire pour la consolider d'une façon durable. Il a été soumis à Bismarck dans sa politique étrangère, tout en manifestant quelque indépendance à l'intérieur. Il a penché vers la Russie, sans pourtant conclure avec elle d'alliance ostensible. Et puis, il est mort et sa tragique destinée a ému les cœurs sensibles et l'Europe se lamente encore à la pensée du trépas prématuré de ce sympathique souverain.

Nous ne faisons aucune difficulté d'avouer que Frédéric III a fait moins de mal à l'Europe et à l'humanité que son prédécesseur, et que la douleur plus ou moins factice que sa mort a provoquée à peu près partout, nous étonne et nous choque moins que le deuil européen d'il y a trois mois. Mais en vérité nous sommes devenus d'une sensibilité nerveuse bien excessive.

Si Frédéric III avait apporté quelque soulagement au sort des Alsaciens-Lorrains et empêché le chancelier d'ajouter de nouvelles provocations aux anciennes sur la frontière française, nous comprendrions mieux les regrets de la presse et de l'opinion parisienne. Si Frédéric III avait rapporté les décrets contre la langue polonaise en Posnanie et dans la Prusse polonaise et donné quelque satisfaction, si minime qu'elle fût, aux réclamations ultra-légales et pacifiques de ses sujets polonais, nous nous associerions peut-être en partie à ces regrets. Mais il n'a rien fait de tout cela.

Il n'a pas eu le temps, dira-t-on, de réaliser tout le bien qu'il voulait. Et qui sait s'il ne faudrait pas dire : il n'a pas eu le temps d'accomplir tout le mal qu'il eût peut-être voulu et exécuté, bien portant et valide? Non, ses manifestes de joyeux avènement, la disgrâce de M. Putkammer, le voyage de l'impératrice Victoria à Posen et l'élévation de quelques gentilshommes d'origine polonaise à la dignité de comtes et de princes allemands, ne nous semblent pas des titres suffisants à notre reconnaissance.

Cette fois encore nous nous abstiendrons de pleurer.

Et maintenant, après cet entracte, voici venir le véritable successeur de Guillaume Ier ou plutôt la suite du règne de M. de Bismarck! La Prusse va reprendre sa marche un instant hésitante; son glaive est confié aux mains d'un prince malade lui aussi, mais d'une maladie qui, au lieu de le clouer sur son lit de repos, va sans doute le jeter dans les hasards des batailles. Et qui sait si la destinée du nouveau roi-empereur ne sera pas plus tragique encore que celle de son père? Qui sait si ses ardeurs juvéniles et fébriles ne l'entraîneront pas dans des aventures fatales à l'empire nouvellement fondé et au royaume des Hohenzollern? C'est ce que nous dira l'avenir.

Les perspectives qui s'ouvrent devant nous sont effrayantes; mais, si terrible qu'il soit, l'orage, après avoir jeté toutes ses foudres et fait toutes ses victimes, finira par passer; et qui donc survivra à l'orage? Les nations qui seront restées fidèles à leur mission historique et qui auront su garder intactes leurs traditions civilisatrices. Sur la tombe de l'empereur qui n'est plus et à travers le règne futur de Guillaume II, règne si gros de tempêtes et de bouleversements, nous saluons l'Europe de l'avenir, qui, nous l'espérons, sortira libre et heureuse de toutes les secousses de cette fin de siècle. Et à cet empereur qui s'en va, comme à celui qui paraît, au mort d'hier, comme au mort de demain, nous, nation qui ne sait pas mourir, nous disons le mot antique modifié : *Resurrecturi vos salutant.*

ROYAUME DE POLOGNE

et provinces polonaises annexées à la Russie

— Le nouveau chef de la police de Varsovie, le colonel Kleigels, fait, paraît-il, regretter son prédécesseur le général Tolstoï. Voici deux des mesures qu'il a prises à la fin du mois de Mai : 1° Il a déclaré au directeur des tramways de Varsovie que désormais les cochers ne devaient plus sonner pour avertir les voitures à attelage russe de faire place aux tramways. Cette sonnerie énerve, paraît-il, les personnes qui se trouvent dans ces voitures et constitue une inconvenance à l'égard des personnages de marque, surtout des militaires; 2° Avant chaque fête officielle (galówka), la gazette de police publie l'avis suivant : « à l'occasion du jour de fête il est *permis* aux habitants de la ville de Varsovie d'orner leurs maisons de drapeaux et de les illuminer à la tombée de la nuit ». Cette année, lors de l'anniversaire férié du couronnement du tzar, des agents de police ont fait une tournée chez les propriétaires en leur enjoignant de faire faire des drapeaux neufs et en leur indiquant le nombre de drapeaux qui *devaient* être arborés a chaque maison. On cite une administration à qui il a été déclaré que sa façade devait être ornée de quatre drapeaux et que dans le cas où elle n'en aurait que deux comme auparavant, elle aurait à payer une amende de 30 roubles.

— Expulsions. — Le journal de Kalisz annonce que les Juifs, sujets étrangers, n'ayant pas d'autorisation spéciale pour s'adonner au commerce et à l'industrie dans l'empire russe, et qui sont à Kalisz au nombre de 15 environs, ont reçu l'ordre de quitter l'empire avant quatre semaines.

Des nouvelles analogues relatives à la ville industrielle de Łodź sont données par le journal de cette ville : les Juifs condamnés au bannissement y sont activement pourchassés par la police.

D'autre part on annonce le passage à Swarzędz de 80 à 90 personnes (Allemands ou Polonais) expulsés de Russie et venant de Wałcz.

Un propriétaire polonais du gouvernement de Kalisz a reçu l'ordre d'éloigner immédiatement son régisseur, un soi-disant étranger (un Polonais du Duché de Posen).

— Une quinzaine de familles allemandes récemment expulsées par le gouvernement russe viennent d'arriver du Royaume de Pologne à Gnesne. C'est la commission de colonisation allemande qui se charge de leur faire un sort dans des terres achetées aux Polonais de Łubow, Łobówek, etc.

— La censure à Varsovie redevient d'une sévérité ridicule. Un certain Częstlin, chargé de l'inspection des journaux, s'amuse à biffer dans les journaux étrangers, dans les journaux français par exemple, et notamment dans le *Figaro*, des articles entiers qui arrivent aux abonnés tout barbouillés de noir. Il impose de plus à la presse locale l'insertion de « nouvelles de la cour », qui n'intéressent en rien les lecteurs, peu curieux de savoir par exemple que Monsieur X. a été reçu par le tzar, Mme Y. par la tzarine et Mlle Trois-Etoiles par tel ou tel grand-duc. On censure aussi les tableaux envoyés à l'exposition des Beaux-Arts. Défense d'exposer un tableau très inoffensif d'ailleurs, mais où figure entre autres personnages *un lancier polonais!* Voilà que les Russes ont peur des lanciers polonais, même en peinture.

— Nouvelles entraves apportées a l'instruction. — A partir de l'année scolaire de 1888/89, il sera perçu de tous les nouveaux élèves entrant à l'université une somme de 100 roubles par an, payés en une seule fois. Voilà tous les pauvres exclus de l'université.

— Toujours la persécution des Ruthènes-Unis. — On écrit de Podlachie au *Dziennik Poznański* : « Comme le gouvernement russe tend à conclure une convention avec le Pape, il évite visiblement toute publicité relativement à la déportation des Uniates. Les autorités ont trouvé un nouveau moyen de se débarrasser des Uniates. Le bruit qu'a fait toute cette affaire est désagréable au gouvernement russe. Il veut passer aux yeux de l'Europe sinon pour libéral, comme autrefois, au moins pour équitable; et c'est pourquoi il a décidé de trouver un moyen d'éviter tout reproche. On a désigné à Rudno pour la déportation 37 Uniates sous le prétexte que ce sont des voleurs, des hommes remuants et dangereux. La population orthodoxe, démoralisée et de plus excitée par les popes, dénonce les Uniates, dont le gouvernement veut se défaire, comme des individus suspects et dangereux ou va même jusqu'à les accuser de vol. Les orthodoxes à qui l'on répète sans cesse qu'ils pourront acheter à vil prix les biens des Uniates déportés, ne se font aucun scrupule de dénoncer même leurs plus proches parents...

Les biens de certains déportés à Orenbourg ont déjà été vendus : il ne reste plus qu'à légaliser cette vente par devant notaire. On sait que le gouvernement a forcé les Uniates déportés à Orenbourg à lui donner pleins pouvoirs pour la vente de leurs terrains. D'abord les Uniates avaient formellement refusé. Mais ensuite quelques-uns, sous la pression de la faim, ont consenti non seulement à signer les pleins-pouvoirs, mais encore à y insérer qu'ils avaient quitté volontairement la Podlachie... On a vendu en Podlachie pour 900 roubles de terrains. Mais il est douteux que les propriétaires touchent un sou de cet argent, car les chefs de districts prétendent que la vente de ces terres rapportera à peine au gouvernement de quoi couvrir les frais de voyage des Uniates de Podlachie à Orenbourg, comme si ces malheureux avaient demandé à être déportés. »

Persécution, spoliation et calomnie! Accuser de vol ceux qu'on torture et qu'on dépouille! Les déshonorer en les suppliciant! C'est — dit-on — ce que faisait Néron pendant les persécutions des chrétiens : il ordonnait de déshonorer les vierges chrétiennes avant de les envoyer à la mort. Mais le chef de l'Eglise chrétienne ne négociait pas avec Néron.

GALICIE

Insuffisance des écoles en Galicie. — Le vote des députés polonais a seul empêché le ministère Taaffe d'être mis en minorité dans la discussion sur le budget de l'instruction publique. Ce vote témoigne de la part de nos députés pour ce ministère d'un amour bien platonique, car la Galicie est de toutes les provinces de l'empire la moins bien traitée au point de vue de l'instruction publique. Elle n'a que 30 écoles secondaires pour 6,200,000 habitants, une pour 205,000 habitants, tandis que dans le reste de la Cisleithanie il y a une école secondaire pour 75,000 habitants.

— Célébration de l'anniversaire du 3 Mai à Cracovie. L'anniversaire du 3 Mai 1791, c'est-à-dire de la constitution polonaise qui aurait sauvé la Pologne sans la perfidie prussienne (*fides prussica*), et que *Burke* regardait comme la plus sage des constitutions, est célébré partout où les Polonais jouissent d'une certaine liberté. A Cracovie, après la messe du matin, on s'est rendu en foule à la colline élevée de main d'homme à la mémoire de Kościuszko (Kopiec Kościuszki), où l'on a déposé des couronnes et prononcé des discours patriotiques. Le soir on a joué au théâtre le drame de Kraszewski intitulé *Le Trois Mai*; et une réunion a eu lieu dans la salle des Tireurs (sala Strzelecka); là des discours ont été prononcés par le Dr Weigel, président de la ville, et par un Bulgare M. Georges Niticz, qui a manifesté les sympathies de ses compatriotes pour la Pologne et leur méfiance trop justifiée envers la Russie. Des chants, des déclamations et une conférence de M. A. Sokołowski, complétaient le programme.

— Le peintre Matejko a fait don au Musée national de Cracovie de son tableau *Jeanne d'Arc*.

— « Le Diło », journal ruthène de Léopol, engage les Ruthènes de Galicie à ne prendre aucune part aux cérémonie du 900me anniversaire du baptême de la Russie, parce que la tzarodoxie n'est plus la religion adoptée par Saint Vladimir et il exprime la conviction qu'aucun véritable Ruthène du Don à la Theiss ne voudra prendre part à ce jubilé. Le *Słowo* de Kieff lance toutes ses foudres contre le *Diło*. Voilà ce que c'est que de dire la vérité. Voici du reste le résumé de l'article principal du *Diło* dans cette question du jubilé. Cet article est intitulé : « Le Jubilé et les Ruthènes ». Peut-être contribuera-t-il à faire mieux comprendre au lecteur français la différence essentielle qui existe entre la Russie moscovite et la Ruthénie et que les publicistes franco-russes s'appliquent à nier ou à obscurcir.

L'auteur caractérise d'abord la civilisation ruthène du Xme au XIIme siècle, il passe légèrement (trop légèrement) sur l'époque de l'union de la Ruthénie avec la Pologne, union qui arracha la Ruthénie au joug tartare et la rattacha à la famille des nations fidèles à la civilisation occidentale et il rappelle la convention de Perejasław (Janvier, 1654), par laquelle Bohdan Chmielnicki livra la Ruthénie à la Russie moscovite : « A Perejaslaw — dit le *Diło* — la Ruthénie et la Russie moscovite se jurèrent l'union sur la base fédérative (*liberi cum liberis, æquales cum æqualibus!*) Et depuis ce temps quel progrès ont fait pendant 234 ans dans les terres russiennes la liberté, l'instruction et la civilisation? Que sont devenues les terres russiennes libres autrefois et réunies par les liens de la fédération? Aujourd'hui elles sont partie intégrante de l'empire russe gouverné par un monarque absolu, qui ne tient aucun compte de la volonté des nations.

« La terre des antiques Drevlaniens et Polaniens s'appelle aujourd'hui le « pays méridionalo-occidental » et est sous les ordres d'un général-gouverneur russe.

« Notre métropole de Kieff n'est plus une capitale, mais un chef-lieu de gouvernement où le maître n'est pas un kniaź ruthène, mois un chef de police russe.

« Au lieu de la voix d'une assemblée libre, c'est la volonté d'un despote qui y fait la loi. L'autonomie est remplacée par la bureaucratie. L'association ruthène a fait place à la gendarmerie et à la police. Au lieu de la *Ruskaia prawda* ou du *Statut lithuanien* on n'y a pour code que le recueil des oukazes.

« De la convention de Perejasław il ne reste pas plus de traces que de l'antique autonomie de l'Ukraine. Au lieu du clergé modèle national ruthène, nous voyons fleurir des tchinovniks cléricaux; au lieu et place de la foi de Saint Vladimir, une parodie officielle de la religion et le stun-

disme. Et cela est bien naturel — car le peuple n'entend plus enseigner la foi du Christ dans sa langue maternelle. Ses pasteurs sont des fonctionnaires qui ne se soucient pas de le moraliser mais de le russifier (de le moscovitiser). Il n'y a pas une seule école populaire avec sa langue nationale dans toute l'étendue de l'Ukraine. Le verbe national, les *dumy* nationales, sont enchaînés par la censure. Même l'évangile est proscrit dans la langue qu'employaient Saint Vladimir et Bohdan Chmielnicki; elle est proscrite cette langue qui a apporté aux Ruthènes la civilisation qu'ils ont communiquée à la Moscovie.

« Dans notre Ukraine il n'y a plus que les ruines de la liberté, de la culture, de la civilisation et du développement national. Voilà ce qu'ont gagné les Ruthènes à leur union avec la Moscovie!

« Y a-t'il de quoi se réjouir, de quoi organiser des fêtes joyeuses? Quel triomphe avons-nous donc à célébrer?

« Non, cette fête n'est pas la nôtre! A notre point de vue ces solennités ne seront que la triste victoire du despotisme sur la liberté, des ténèbres sur la lumière, de l'absolutisme sur la fédération.

« Est-ce à nous, Ruthènes, de prendre part à cette dérision, de nous réjouir sur cette tombe où sont enfouies nos plus chères aspirations nationales?

« Non! Les Ruthènes doivent se tenir à l'écart. Aucun honnête et vrai Ruthène du Don à la Theiss ne peut prendre part à ce jubilé, parce que ce n'est pas notre rôle de déshonorer notre pays, notre passé, et de célébrer une orgie d'ironie sur notre propre infortune... »

GRAND DUCHÉ DE POSEN
et
SILÉSIE

Encore des expulsions. — La scène se passe à Krotoszyn. Une jeune fille née dans cette ville et dont les parents habitent Kalisz (royaume de Pologne), était venue chez son oncle habitant Krotoszyn et y avait été reçue volontiers. Elle était munie d'une autorisation en règle. Mais aussitôt le temps expiré, la police arrive, arrête la jeune fille et après deux jours d'emprisonnement la renvoie à Kalisz. Comment aura-t'elle été reçue à la frontière par les autorités russes?

Le typographe Joseph Filipowski, employé à l'imprimerie de J. Buszczyński à Thorn, a reçu l'ordre de quitter dans les 48 heures Thorn et le royaume de Prusse. Filipowski est né à Thorn et est âgé de 19 ans; mais son père était originaire de Galicie : de là l'expulsion du fils.

— On demande des candidats-instituteurs Westphaliens pour le Duché de Posen. — Le gouvernement prussien promet monts et merveilles aux jeunes Westphaliens qui voudront bien aller abrutir les enfants polonais de Posnanie en les *instruisant* (!) en allemand, sans en être compris et sans les comprendre. Ils auront des *besondere Vortheile* (avantages spéciaux), et des *Vergünstigungen* (des profits) à n'en plus finir.

Résultat consigné dans le Nº 103 de la *Preussische Lehrer-Zeitung* : « Non loin de W. on avait installé dernièrement dans une école entièrement polonaise un instituteur de Westphalie. Mais comme il lui est impossible de se faire comprendre des enfants, on lui a adjoint un autre maître qui parle un peu polonais. » Et voila la Westphalie exportant des instituteurs comme autrefois des jambons : trichine et germanisation mêlées!

— Germanisation par l'école. — Un petit fait très significatif : Dans une école de Posen on ordonne à une jeune fille nommé *Dekiert* de signer son nom *Dekert* sans *i*, pour lui donner une physionomie plus allemande. Le père s'oppose à ce changement et la jeune fille obéissant à son père, continue à signer son véritable nom. Punitions sur punitions. Le père est obligé de se rendre à l'école armé de son acte de naissance, pour prouver que sa fille a droit à la voyelle prohibée par l'autorité scolaire.

Les Allemands eux-mêmes se plaignent de la transportation forcée des instituteurs des provinces de l'ouest du royaume de Prusse dans les provinces polonaises : « La transportation forcée des instituteurs dans l'ouest du royaume prend des proportions incroyables — écrit un journal allemand. — Les instituteurs ne sont pourtant pas des fonctionnaires de l'administration. Il serait d'ailleurs déplorable que les instituteurs incapables pour l'ouest fussent regardés, uniquement parce qu'ils sont Allemands, comme suffisants pour l'est du royaume. De tels procédés ne faciliteraient pas les progrès de la germanisation et surtout ne contribueraient pas à relever le prestige des instituteurs allemands.

A TRAVERS LA PRESSE FRANÇAISE

« La Gazette franco-russe » (Franko-russkaia Gazeta hebdomadaire.

Les lauriers de *La vie franco-russe* empêchaient de dormir les fondateurs d'un nouvel organe de la fameuse fraternité despotico-républicaine. Cette fois c'est un journal politique et non littéraire, dépourvu de toute vignette symbolique et décolletée, mais affectant une allure sérieuse et politique, qui va servir de trait d'union entre Paris et Pétersbourg.

Ce journal panaché, où les caractères d'imprimerie français et russes alternent dans un beau désordre qui est un effet de l'art typographique, a paru pour la première fois le *Joun* 3/15 Juin 1888. En tête du premier numéro se trouve un article en français, intitulé *Notre programme*, lequel est reproduit en russe à la quatrième colonne sous le titre : *Nacha programma*. Puis vient (deuxième colonne) une *Semaine de Paris* en français, traduite en russe à la cinquième colonne sous ce titre : *Parijskaia nediela*. On y trouve aussi en russe et en français un article intitulé tour à tour *Skobeleff à l'Hippodrome* et *Skobelew, bolchaia pantomima w* 3-ch *kartinach*, et un feuilleton *Stawka*, signé *Fernan Lafarg*, dont nous trouvons la traduction en *Variétés* : *Pour qu'il aime* signé *Fernand Lafargue*. Enfin un rédacteur qui signe *Kaviar* (pseudonyme gastronomique), nous donne le même article sous deux formes et s'appelant ici le *Grand Prix* et là *Bolchaia Premia*.

A l'exception de cette partie bilingue, conception évidemment géniale et dont les abonnés sauront un gré infini à la rédaction, si elle leur donne en prime un dictionnaire, soit russe, soit français selon leur nationalité, tout le reste est en langue vulgaire, nous voulons dire en simple français. L'agonie de l'empereur Frédéric III, l'avancement dans l'armée, le drame Hériot, la fête des Fleurs au bois de Boulogne, Tchèques et Allemands, le Magyar Tisza, etc., etc., n'ont pas les honneurs du travestissement moscovite. Nous ignorons encore comment la presse russe va accueillir cette étonnante innovation et nous espérons que les *Russkiia Wiedomosti* ne rééditeront pas leurs cruelles appréciations sur les *arlequinades imbéciles* (*duratskago arlekinstwa*) de la *Vie franco-russe*. La *Gazette* nouvelle veut être traitée sérieusement ; nous souhaitons qu'il soit fait selon son désir et nous allons essayer de nous y conformer.

Voyons donc quelques lignes de son programme (*Nacha programma*). Nous ne ferons nos citations qu'en français pour la commodité de nos lecteurs. « Nous *prétendons* faire œuvre de patriotisme, acte de défense nationale en fondant la *Gazette franco-russe* ». A cette première phrase nous objecterons seulement que cette prétention, puisque prétention il y a, n'est peut-être pas si justifiée qu'on pourrait le croire, car le vrai patriotisme consiste surtout à se fortifier soi-même et non à faire des avances exagérées à un allié problématique, qui a toujours été plus dangereux comme allié que comme ennemi ; demandez plutôt aux Polonais, aux Bulgares, aux Roumains, aux Serbes, etc.

« L'Europe a été arrachée à son équilibre *réel* (?) en 1870 ». Ah! l'équilibre réel européen! Vraiment, il existait avant 1870! Oh! historiens! Est-ce de l'équilibre établi par les traités de Westphalie, que vous voulez parler. Non, n'est-ce pas ; c'est de l'histoire antediluvienne! C'est pourtant alors qu'on parla pour la première fois du fameux équilibre européen. Mais l'ambition de Louis XIV le détruisit d'abord! Puis ce fut l'ambition de Pierre-le-Grand qui le jeta par terre. Ensuite l'ambition de Frédéric II et les partages de la Pologne lui portèrent le dernier coup ; puis vint la Révolution française, qui, se souciant de l'ancien équilibre européen comme un poisson d'une pomme, (et qu'elle avait bien raison!) chercha à établir un nouvel équilibre plus stable sur la base de la liberté, de la justice et de la fraternité. Mais l'ambition de Napoléon aux prises avec les ambitions rivales des monarques, ses confrères, empêcha l'équilibre républicain et les vainqueurs de Leipsig, de Paris et de Waterloo rétablirent un nouvel équilibre monarchique par les traités de 1815. De vrais équilibristes que ces trois fondateurs de la Sainte-Alliance! Et que leur équilibre était instable! Le Royaume de Pologne et la république de Cracovie furent détruites par ces souverains eux mêmes : première secousse! Faut-il rappeler les autres? Guerre d'Orient, guerre d'Italie, spoliation du Danemark, abaissement de l'Autriche, hégémonie prussienne en Allemagne, voilà autant d'événements qui avaient renversé tous les équilibres factices ou réels bien avant la guerre de 1870. Quant au seul équilibre réel possible, celui qui sera fondé quelque jour sur les aspirations des nations qu'oppriment encore les successeurs des monarques de la Sainte-Alliance, nous l'attendons toujours.

Continuons :

« La Prusse, oubliant qu'en 1808 (*sic*) elle serait redevenue petit *duché* (sans doute margraviat ou électorat) de Brandebourg sans l'intervention du tzar Alexandre Ier. » Et voilà comme on écrit l'histoire. Il s'agit probablement du traité de Tilsitt et du fameux radeau du Niemen. Jusqu'à présent tout le monde croyait que cette mystification de Napoléon par Alexandre lui donnant le baiser de Lamourette avait eu lieu en 1807 et non en 1808. Mais la *Gazette* a changé tout cela. L'intervention d'Alexandre? ne serait-ce pas plutôt le manque de clairvoyance politique de Napoléon qui aurait ressuscité par le traité de 1807 cette Prusse écroulée sous les batailles d'Iéna, d'Auerstœdt et de Friedland et qui n'aurait jamais dû se relever? Ce serait donc à la France à ce compte et non à la Russie que les Prussiens devraient être reconnaisants. Reconnaissance et Prusse! La belle alliance de mots! Mais abrégeons et laissons de côté les deux nations *slave* (?) et *gauloise* (sic), *la communion perpétuelle* (sous les deux espèces de l'ultraquiste « Gazette franco-russe »), *entre les deux peuples amis*, etc., et notons, pour finir, cette promesse de la rédaction : « Dire à nos concitoyens ce qu'est la Russie... en un mot, contribuer de toutes nos forces à la réalisation de l'alliance franco-russe, voilà notre but. » Si la « Gazette franco-russe » tient parole et dit vraiment à ses concitoyens, français apparemment, ce qu'est réellement la Russie des tzars, nous l'en féliciterons hautement, mais nous doutons que cela puisse contribuer a établir des liens de sympathie entre le pays de la liberté et le pays du despotisme, entre la lumière et les ténèbres, entre la civilisation et la barbarie. Faudra-t'il s'en plaindre au point de vue exclusivement français de la défense nationale? Non, car ce rève d'alliance ne fait qu'ajouter une illusion aux autres causes de faiblesse et préparer une déception qui peut paralyser la défense et contribuer à diminuer des forces, que le sentiment de son isolement permettra seul à la France de décupler au besoin pour faire face à tous ses ennemis.

La France de 1792 n'allait pas demander l'alliance des despotes; elle portait chez eux la liberté.

Les chroniques de M. John Lemoinne dans le « Matin ».

Nous avons déjà eu l'occasion de parler d'une de ces chroniques intitulée « *Affaires étrangères* », où le sénateur-académicien touchait à la question slave et bulgare avec plus de désinvolture que de compétence. Aujourd'hui nous dirons quelques mots de deux de ses dernières chroniques, l'une du 31 Mai sous le titre « *Affaires générales* », l'autre du 7 Juin : « *Affaires du dehors* ».

Ces deux chroniques ont été écrites sous l'impression du discours de M. Tisza, relatif à l'Exposition universelle de 1889, et nous ne nous étonnons pas que l'auteur n'ait pu se défendre d'une certaine passion en répondant à ce qu'il prenait à tort ou à raison pour une provocation, pour « une incartade malséante et malpropre, pour une preuve du degré de domesticité auquel M. de Bismark a réduit les gouvernements de l'Europe ». Nous l'approuvons même entièrement lorsqu'il se moque de l'exclamation du ministre hongrois : « Bismark est le premier homme du siècle! » Nous sommes encore d'accord avec lui lorsqu'il parle de l'alliance franco-russe avec réserve et bon-sens et qu'il dit : « Nous pouvons avoir avec la Russie des intérêts communs accidentels, pas de communauté de principes. En pareils cas, ce sont les circonstances qui font les alliances et elles naissent des évènements. Mais *nous serons toujours des grands enfants, toujours amoureux du cirque.* Voici maintenant que tous les soirs le général Skobeleff est triomphalement acclamé à l'Hippodrome au milieu des feux de Bengale! Et c'est avec ces *démonstrations puériles* que nous répondons aux mesures de clôture que l'on organise autour de nous comme un cordon sanitaire! Nous voulons bien etre des amis des Russes, si nos affaires sont communes ou solidaires. Mais *les Russes ne s'inquiètent pas beaucoup de l'Alsace ou de la Lorraine, ni même du salut de la République française.* »

Nous approuvons enfin sa conclusion : « Nous ne cesserons de redire que nous ne devons compter que sur nous-mêmes. » Seulement il aurait pu se dispenser d'ajouter la dernière phrase où sont mêlés dans un désordre, peut-être très artistique mais fort peu moral, le juste et l'injuste, la liberté et le despotisme, la générosité et la servilité. « O peuple français, — s'écrie-t'il — quand donc finiras-tu de crier : « Vive la Pologne! vive la Grèce! vive la Hongrie! vive l'Italie! vive la Russie! » Et quand crieras-tu simplement : « Vive la France! » En effet, crier toujours vive quelque chose ou vive quelqu'un, nous semble une occupation fort inutile. Il faut cependant distinguer : car il est évident que lorsque la France criait vive la Pologne! et même vive la Grèce, la Hongrie et l'Italie, elle prouvait au moins la générosité de ses sentiments et son amour pour la liberté! Tandis que quand elle crie « Vive la Russie! » elle prouve seulement son manque de clairvoyance politique et, ce qui est plus grave, une abjuration de son haut idéal historique, une sorte de décadence morale, qui, pour être momentanée, n'en est pas moins triste pour tout bon Français et pour tous les amis de la France.

Ce dernier mot va faire bondir M. John Lemoinne. « Des amis de la France! Nous n'en voulons plus », va-t-il nous dire. « Non, non, au nom du ciel pas de sympathies! Nous n'en aurions plus à rendre; nous avons tout dépensé et nous savons trop ce que cela nous a rapporté. Nous avons assez du Don Quichottisme, assez des peuples qui sont pour nous des frères, assez des petites Polognes, des Tziganes, des lanciers, des hussards, des Estudiantinas, de tous les rastaquouères et de tous les guitaristes, qui viennent chanter des sérénades sous nos fenêtres pour nous faire descendre. Restons chez nous et travaillons. » Oh! M. John Lemoinne, vous voilà bien en colère et absolument sans motif. Mais personne ne vous demande rien que je sache, si ce n'est justement de rester chez vous et de travailler et de ne pas tendre la main à la Russie! Nous avouons que vous personnellement, vous ne faites pas ce métier; mais avouez, vous, à votre tour, que vous en avez pas mal parmi vos confrères de guitaristes, qui vont chanter des sérénades sous les fenêtres de la Russie, pour la faire descendre. Nous pourrions leur adresser des épithètes aussi malsonnantes que rastaquouères, hussards, lanciers, tziganes, etc. Les injures sont toujours faciles à trouver, même quand on n'a pas l'honneur de collaborer au dictionnaire de l'Académie. Mais en vérité, cet accès de mauvaise humeur contre autrui, ne va pas à son adresse et devrait se retourner contre les vôtres.

Nous ne voulons pas vous chicaner sur les « Petites Polognes », qui viennent là avec un à-propos des plus douteux ; la Petite Pologne, en effet, n'est autre chose que l'ancien nom d'un quartier de Paris, où campèrent au XVIme siècle les ambassadeurs polonais. Mais tenez pour assuré que la Pologne, sans épithète, ou si vous voulez des épithètes, que la Pologne démembrée, morcelée, abandonnée, trahie par l'Europe, pour laquelle elle s'est dévouée au moins autant que la France, ne demande rien à l'Europe, rien à la France et ne compte que sur elle-même et sur l'avenir! Et si, conservant pour la France, que vous le vouliez ou non, des sympathies absolument désintéressées, nous nous obstinons à voir encore en elle la nation qui représentait autrefois en Europe le progrès, la liberté, les principes de la Révolution de 1789 et qui les représentera encore et les fera triompher quand elle se sera retrouvée, nous avons bien droit de lui dire avec vous : « France, ne compte que sur toi, sur toi seule ». Nous avons même le droit d'ajouter, en reprenant votre comparaison : « Parce que tu es entourée de dogues qui veillent aux frontières et dont le maître a fondé un ordre honorifique nouveau avec un collier portant cette inscription « appartenant au grand chancelier », ce n'est pas une raison, ô France, pour qu'à la veille du centenaire de ta grande Révolution, tu te mettes toi-même au cou un autre collier pourtant cette inscription : « appartenant au tza de toutes les Russies ».

Bibliographie

Bulletin polonais littéraire, scientifique et artistique, Nº 37, 1er Juin. Sommaire : Les Polonais d'après le critique danois Georges Brandès, — Adam Mickiewicz, d'après M. Lad. Mickiewicz, — La langue et la littérature lithuaniennes, — Kunda la bergère, scène de la vie champêtre, par Michel Bałucki, — Nouvelles littéraires, scientifiques et artistiques, — Variétés, — Nécrologie.

Administrateur : Maryan Rudnicki (15, rue Lamandé).

Le Gérant: E. Bojanowski.

Paris. — Imprimerie E. NIECIUNSKI, 189, rue St-Jacques.